



## Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et  
à la Santé

**53 | 2003**  
**53**

---

### Jacques Drillon, *Face à face*

Paris, Gallimard, 2003

Yannick Jaffré

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/816>

ISSN : 2102-5975

#### Éditeur

Association Amades

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2003

ISSN : 1257-0222

#### Référence électronique

Yannick Jaffré, « Jacques Drillon, *Face à face* », *Bulletin Amades* [En ligne], 53 | 2003, mis en ligne le 01 mars 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/amades/816>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Jacques Drillon, Face à face

Paris, Gallimard, 2003

Yannick Jaffré

---

## RÉFÉRENCE

Jacques Drillon, *Face à face*, Paris, Gallimard, 2003

- 1 On se débat toujours avec la grammaire, simplement parce que sous quelques temps arbitraires elle dissimule les hasards, l'usure de nos corps et les séparations à venir. Un treillage de règles qui masque élégamment quelques fissures et permet de croire au futur autant que d'adosser sa mémoire à l'imparfait. Plus encore, le poinçon de la ponctuation regroupe les mots qui vont ensemble ou, au contraire doivent être disjoints. Et puis, au bord des phrases, elle laisse entendre ce qu'on ne dit pas... « Trois points », qui proposent à un lecteur de devenir le compagnon de nos implicites.
- 2 D'autres traces incitent à la rigueur, comme la parenthèse qui étrécit le rapport de l'auteur à son texte (une réflexivité enserrée qui résiste au flux des idées), la virgule (du latin *virgula* « petite verge ») qui sépare, hiérarchise et « qui surgit dès que la syntaxe est dépassée par la pensée ».
- 3 Tout cela Jacques Drillon le sait, dont le *traité de la ponctuation française* (Gallimard 1991) souligne des règles qui font du respect du langage une résistance au bavardage du monde et une éthique : « soyons exacts jusqu'à la douleur ».
- 4 Il ne savait pas encore, face à la souffrance et au souvenir, qu'on ne peut éviter la prétérition. « Je vais dire maintenant de quoi je ne vais pas parler ; et ce n'est pas là une prétérition », dit-il. Mais, la souffrance déborde le vouloir et oblige à trouver, malgré cette pudeur qui se voudrait silencieuse, des mots pour dire « cela » : la maladie, l'agonie et la mort de son beau-fils, Antoine. Et il faut dire jusqu'à la corde des mots et de leurs ultimes agencements, jusqu'aux « inadmissibles croisements de l'ordre des choses. Foutus chiasmes » puisqu'« au début de sa recherche Antoine avait déjà fini ».

- 5 Avant « cela », il y avait un beau-père et un enfant qui jouaient (*playing* et non *game* dirait Winnicott) et construisaient leur rencontre comme on dessine un gribouillis avec des lignes entrecroisées sur un même support, mais un dessin ni de l'un ni de l'autre, et surtout pour rien. Rien que ces temps emmêlés. « Les vraies passions naissent peut-être ainsi dans le secret des vies séparées », dit Drillon.
- 6 Mais curieusement, lorsque leur rencontre advient, le jeu qu'inventent ces deux séparés est de construire un pont, sans plan et sans colle. « Au cinquième et sixième essai, le pont a tenu. (...) Nous n'étions pas peu fiers. (...) Mais le miel de l'affaire était que nous l'ayons fait ensemble, en joignant nos efforts, en les coordonnant, en les rendant complémentaires : et cela était d'une douceur extrême. »
- 7 Pendant « cela », tout est coupant. La maladie qui gagne le cerveau, « sales mots médicaux, concaténations d'affixes divers, plus ou moins grecs... » (un oligodendrogliome), des médecins comme celui-ci « qui soudain pouvait se relâcher, revenir à ses chères statistiques » et qui parlant du pronostic « avait le ton d'un banquier qui vous reproche d'avoir abusé du découvert autorisé », le malade qui ne fait pas la grâce aux personnels « d'être de bonne humeur », les examens gagnés de haute lutte, le frère et la sœur qui souffrent et ne le disent qu'à contretemps de cauchemars, la mère « piétinée défaits », et lui, un « beau-père (qui) est un homme qui perpétuellement échoue à se justifier ». Père de croissance et non de naissance pour reprendre les termes de Dolto.
- 8 Les gestes aussi qui dévoilent une tendresse dont on refusait les mots : « L'appui qu'il prenait sur mon épaule droite était si fragile et si douloureux pour moi, car il s'appuyait de tout son poids, que je lui suggérai de m'entourer les épaules complètement. C'était un geste amoureux qu'il admit avec beaucoup d'hésitation, de gêne, mais qu'il fit avec une grâce physique qui m'émeut encore. »
- 9 Et puis Antoine, qui seul écrit aussi un livre, « aucune lamentation, aucun apitoiement, aucune facilité sentimentale. Seulement une métaphore, celle de la métamorphose qui n'est pas tout à fait neuve... C'est elle qui donne son sens à *Végétal* (...). Et que signifie *Végétal* ? L'auteur y dit ceci : mon corps me trahit. » Si ce n'était que cela une vie, cette distance avec soi-même que l'on comble avec des comme ?
- 10 A la fin, il reste un trou dans le langage. « Je ne saurai mettre un nom sur ce que j'éprouve : je n'ai pas répertorié ce sentiment. » Exact jusqu'à la douleur...